

YANN RAMBAUD

La Fantastique
FAMILLE

POULET

2

Batailles de volailles
et morts-vivants



MA VENGEANCE
SERÁ TERRIBLE!

Gulf stream éditeur

*Sous la lumière en plein, et dans l'ombre en silence
Si tu cherches un abri, inaccessible
Dis-toi qu'il n'est pas loin, et qu'on y brille
À ton étoile, à ton étoile
Noir Désir – À ton étoile*

*Please to meet you, hope you guess my name
But what's puzzling you, is the nature of my game...
Houhou... Houhou... Houhou...*

*Please allow me to introduce myself,
I'm a man of wealth and taste
I've been around for a long long year,
Stole many man's soul and faith¹*

The Rolling Stones – Sympathy for the Devil

*Ils étaient deux passants dans l'anonyme foule
Dans ce fleuve qui roule, dans la masse des gens
Ils se sont reconnus un peu trop tard peut-être
Mais c'est se reconnaître en vrai qui est important*

*Chacun séparément continuera le rêve
Le seul qui les soulève et les garde vivants
C'est éternellement qu'ils se croyaient soudés
Et même l'éternité, pour eux c'est pas assez longtemps*

Francis Cabrel – À l'aube revenant

1. Traduction en français :

« Enchanté de vous connaître, j'espère que vous devinez mon nom
Mais ce qui vous intrigue, c'est de comprendre la nature de mon jeu...

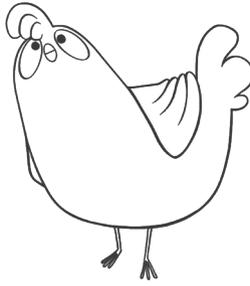
Houhou... Houhou... Houhou...

S'il vous plaît permettez-moi de me présenter

Je suis un homme de fortune et de goût

Je suis là depuis une longue longue année

Et j'ai volé à beaucoup d'hommes leur âme et leur foi »



CHAPITRE 1

Corneille ou corbeau ?

Depuis son plus jeune âge, Victorin Poulet est d'une ponctualité quasi surnaturelle. Tout le monde le sait, aussi bien les membres de sa « géniale famille » que ses collègues de travail. Et le vendredi plus encore, tellement il a hâte de quitter l'imposant bâtiment qui abrite la banque dans laquelle il occupe un haut poste à responsabilités.

En général, il en franchit le seuil à 18 h 13 précises et, le vendredi, il est même parfois sensiblement en avance de quelques minutes, impatient de commencer à nettoyer son cerveau des tonnes de nombres et de chiffres qui se sont accumulés tout au long de la semaine. Cela lui fait comme un bourdonnement continu entre les tempes – une sensation très désagréable.

Mais ce jour-là, ce vendredi-là, rien ne se passe comme d'habitude.

La Fantastique
FAMILLE POULET

À 16 h 32, le directeur de l'établissement, monsieur Gabriel Lebœuf, l'appelle sur sa ligne pour qu'il le rejoigne au plus vite dans son bureau.

— Mon cher Victorin, dit-il avec délicatesse, je ne parviens pas à clôturer le dossier de madame Léonide Perron et ses dizaines de comptes et de placements. J'aimerais qu'il me désencombre l'esprit une bonne fois pour toutes, pour profiter ainsi, comme tout un chacun, d'un week-end bien mérité, sans que des colonnes de chiffres par centaines viennent me picorer le cervelet.

— Je vois parfaitement ce que vous voulez dire. Pour ma part, c'est comme un bourdonnement qui me fait vibrer le crâne dans son entièreté.

— Bon, je vous veux assis à mes côtés devant mes ordinateurs dans la prochaine minute... Et en chemin, attrapez-moi Germain. Nos trois intelligences conjuguées, si vastes soient-elles, ne seront pas de trop pour que l'on arrive au bout de cette corvée avant la fermeture.

Victorin Poulet se dresse d'un bond, puis claquant des talons, il enchaîne d'un salut militaire, la main bien droite effleurant son front.

— À vos ordres, mon général ! plaisante-t-il. Capitaine Poulet à la rescousse !

Victorin a toujours eu beaucoup de respect et d'admiration pour son directeur. Et de ce fait, il est toujours prêt à lui rendre service. Pas qu'à lui d'ailleurs.

Mirabelle, sa fille, voit son père comme « l'un des bipèdes les plus gentils, les plus conciliants et les plus enthousiastes de toute l'espèce humaine » ; espèce qu'elle qualifie la plupart du temps comme stupide et dégénérée.

Chapitre 1

Il raccroche le combiné, passe ses doigts dans sa chevelure noir ébène tapissée de gel, réajuste sa cravate, tire sur les pans de sa veste de costume grise, se caresse distraitement la barbe, avant de rejoindre à grands pas la pièce d'à côté.

Germain Libellule semble, quant à lui, avoir décidé que sa semaine était dès lors terminée. Avachi dans son fauteuil, il a éteint son ordinateur, fait place nette sur son plan de travail, a nonchalamment retiré ses chaussures et posé ses pieds, chevilles croisées, sur le bord de son bureau. Il fait défiler Dieu sait quoi sur l'écran de son téléphone portable, tout en mâchouillant comme à son habitude un énorme chewing-gum qui lui remplit la moitié de la bouche.

C'est un spécimen plus maigre encore que la moitié d'un clou, tout en os, avec un visage pointu, des joues creuses, des paupières incroyablement fines – Victorin s'est d'ailleurs toujours demandé comment son collègue parvenait à les fermer la nuit –, et des yeux anormalement démesurés. Ça lui fait un étonnant regard de poisson.

Germain est son binôme hiérarchique. Tous deux œuvrent de concert pour faire tourner la boutique, motiver les troupes, régler les conflits – qui sont très peu fréquents –, assurer la coordination millimétrée que nécessite une banque. Et ce qui ne gâche rien à ce travail d'équipe savamment orchestré : ils s'entendent comme larrons en foire.

— Le big boss nous réclame dans l'instant ! assène Victorin Poulet, comme s'ils se trouvaient au milieu d'un champ de bataille. Dossier Léonide Perron à finaliser d'urgence.

La Fantastique
FAMILLE POULET

Germain Libellule daigne à peine décoller ses orbites gigantesques de son téléphone. Son chewing-gum change de joue, avant qu'il ne bougonne :

— À cette heure-ci ? Et un vendredi soir ?

— Oui, à cette heure-ci et un vendredi soir.

L'énergumène tout en os lâche un soupir de fin du monde, mais, docile, s'extirpe de son fauteuil, enfile ses chaussures, crache son chewing-gum dans la poubelle et vient tapoter ensuite l'épaule de son collègue.

— Je languis déjà qu'on soit dimanche, que je vienne une fois de plus me frotter à tes services spectaculaires. Mais je sens que cette fois, le vent va tourner. Je suis dans une forme olympique. Je vais te faire gambader sur le court de tennis comme un poulet sans tête, t'épuiser jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Le barbu lui sert un immense sourire.

— Eh bien, je ne demande qu'à voir ça. Je te rappelle qu'on a déjà cinq matchs au compteur, et que ça fait cinq fois que je te ratatine. Dommage que je me sois aperçu si tard de mes capacités de tennisman, j'aurais pu faire une carrière de champion.

Depuis qu'il est adolescent, Victorin se lance corps et âme dans toutes sortes de lubies, en changeant de discipline à peu près tous les deux trois mois. Les dernières en date : la boxe et la poterie alors que le clan Poulet logeait encore dans un appartement du centre-ville. Puis il était passé par le tir au fusil. Très succinctement, car sa femme et sa fille s'y étaient très vite opposées. Après de nombreux déboires, il avait fini par sympathiser avec l'un des fantômes de leur nouvelle demeure, Henri Pinson, ancien combattant et « gueule cassée » de 14-18, et s'était

Chapitre 1

du coup passionné pour tout ce qui avait trait à la Grande Guerre.

Il y avait eu ensuite l'équitation, à essayer de chevaucher courageusement l'une des juments de la ferme, et à cru qui plus est. Mais cette dernière toquade avait été elle aussi de courte durée. Les chutes répétées et l'état de son postérieur avaient fini par plomber son humeur.

Donc, dernière passion en date : le tennis. Victorin avait été agréablement surpris de constater qu'il était plutôt doué, notamment pour le service. Ses frappes de balle étaient puissantes et précises. Il avait trouvé un adversaire à sa mesure en Germain Libellule qui, lui, pratiquait ce sport depuis pas mal de temps.

À 16 h 41 donc, ils se retrouvent dans le bureau du grand chef, au dernier étage de l'immeuble.

Les trois banquiers sont alignés en rang d'oignons derrière un bureau qui ne comporte pas moins de trois écrans d'ordinateur. Cette batterie informatique leur dessert à foison des rivières intarissables de chiffres.

La première fois que Victorin a rencontré Gabriel Leboeuf, le mot qui lui est venu spontanément à l'esprit a été : « le morse. » Et pour cause, l'homme est un personnage colossal, avec un fauteuil fabriqué spécialement à sa taille. Ses jambes étant disproportionnées – deux petites quilles –, c'est à se demander comment il parvient à se déplacer sans pencher d'un côté ou de l'autre comme un culbuto. Il est dégarni par touches éparses sur un crâne toujours cramoyé. Derrière ses lunettes en demi-lune, ses pupilles dégagent à toute allure : des tirs en rafales

La Fantastique
FAMILLE POULET

pour décortiquer les lignes de comptes. Et une paire de moustaches ! Longues, fournies, pointues et recourbées vers le haut. Des moustaches d'une autre époque.

Les deux responsables sont installés de part et d'autre du morse. En comparaison, Victorin semble un freluquet et Germain un pygmée souffrant d'anorexie.



À 17 h 45, ils en ont terminé avec l'organisation du magot de Léonide Perron, et le barbu se dit avec une pointe d'espoir que, finalement, il va pouvoir s'échapper à l'heure.

Cette séance, pourtant de courte durée, les a tous trois lessivés. Gabriel Lebœuf tangué légèrement en se levant de son fauteuil, agite nerveusement sa proéminente paire de moustaches. Germain a les yeux qui lui sortent encore plus de la tête – il en est effrayant. Et Victorin se demande s'il aura assez du week-end pour évacuer cette fantastique marée arithmétique.

Le directeur glisse l'une de ses énormes mains dans un tiroir, en sort une petite bouteille.

— Messieurs, on va se quitter sur un café, décrète-t-il en ébauchant un sourire soulagé. Direction la machine au rez-de-chaussée. Et avec dedans une lampe de cette gnôle pour nous revigorer. Liquide artisanal concocté par l'un de mes cousins.

Les voilà descendant les marches des quatre étages, car Gabriel Lebœuf, depuis une sortie en spéléologie qui

Chapitre 1

s'est très mal passée quand il était jeune, est sujet à la claustrophobie. Il fuit les ascenseurs comme la peste.

La montée d'escaliers, refaite à neuf depuis peu, jouxte le flanc droit du bâtiment. Celle-ci est carrelée de blanc et de gris, immaculée, desservie par de grandes baies vitrées. La lumière de cette fin d'après-midi remplit magnifiquement l'espace. Le big boss les précède, ahane à chaque pas. Victorin savoure le paysage : le dédale des toits pentus du centre-ville de Claire-la-Jolie, le clocher de l'église et son nuage de pigeons, le ciel mordoré avec ses plaques de nuages mouvantes, l'ambiance automnale de ce mois d'octobre qui vient tout juste de pointer le bout de ses feuilles fanées.

Soudain, une forme noire vient frapper l'une des vitres à leur hauteur, et de plein fouet, avec une telle violence que c'est la colonne de verre dans son entier qui se met à vibrer.

Germain et Victorin poussent un cri à l'unisson.

Un corbeau ? Une corneille ? Le barbu n'a jamais trop su faire la distinction entre les deux espèces. Une histoire de gabarit peut-être.

Quand le soir, il rapportera l'événement à sa femme, celle-ci se montrera plus que dubitative. « Corneille ou corbeau, ce n'est pas dans leurs habitudes de venir se balader en milieu urbain. Ils vivent essentiellement à la campagne... »

Le volatile a percuté la baie vitrée, bec et serres en avant, pour repartir aussitôt, dans un vol légèrement anarchique et en éructant des trilles d'oiseau dément.

Le pauvre Gabriel Leboëuf, quant à lui, n'a même pas eu le temps de crier.

La Fantastique
FAMILLE POULET

Pris au dépourvu par cette déflagration inattendue, sursautant de toute sa masse de chair et de muscles, peu ancré sur ses jambes rachitiques, le voilà qui bascule en avant.

Et ni Victorin ni Germain n'ont le réflexe de le retenir. C'est ça quand on a l'esprit enchevêtré par une myriade de chiffres : le corps se ramollit et les réflexes diminuent.

Mais au final, ce n'est pas plus mal, car vu le poids du bonhomme, certainement qu'il les aurait entraînés dans sa chute.

Le directeur tombe dans les escaliers d'une magistrale façon, tel un morse dévalant une colline abrupte. Trois roulés-boulés consécutifs, cul par-dessus tête, finissant par un atterrissage violent sur le palier du dessous.

Tandis que les deux hommes se précipitent, Gabriel Lebœuf pousse un râle, puis un hurlement de loup qui n'en finit plus et résonne telle une alarme dans tout le bâtiment.

Victorin s'agenouille auprès de son patron, lui prend délicatement la main, se tourne vers son collègue.

— Mazette, Germain, chuchote-t-il à son oreille, l'état de la blessure, tu vois c'que j'vois ?

Libellule l'osseux est parcouru de frissons et secoue la tête avec virulence, ses yeux près de se détacher de leurs orbites.

La jambe-quille gauche du big boss forme un angle droit tout à fait inhabituel et, sous la toile du pantalon, une excroissance vient tendre le tissu, elle aussi inhabituelle. Tandis qu'un filet de sang commence à s'échapper du membre meurtri.

Chapitre 1

— Fracture ouverte, constate Germain. Il ne s'est pas loupé, le pauvre.

La plainte du morse reste assourdissante. Alertés par le bruit, les employés de la banque rapploient en meutes, à la fois fascinés et horrifiés de découvrir leur directeur dans une telle posture.

Victorin Poulet parvient à reprendre ses esprits et crie à la cantonade :

— Que quelqu'un appelle le SAMU ! Il n'y a pas un instant à perdre !

Les secours débarquent sur les lieux à 18 h 13 et se lancent dans les premiers soins.

À 18 h 41, six personnes sont nécessaires pour déplacer Gabriel Leboeuf sur une civière et le transporter jusqu'à l'ambulance. Victorin et Germain font partie des porteurs.

Le directeur, qui a tourné de l'œil à plusieurs reprises, semble avoir repris un peu plus de consistance quand on le glisse dans le véhicule. L'injection de morphine qu'on lui a faite a colmaté la douleur. Il fouille dans la poche intérieure de sa veste, sort la petite bouteille de gnôle, qu'il tend à Victorin, préconisant dans un souffle :

— Buvez un coup à ma santé... Un tord-boyaux de premier ordre... Vous m'en direz des nouvelles.

18 h 54. L'ambulance quitte la rue René Chamaillon où se situe la banque, sirènes hurlantes, direction l'hôpital.

19 h 30. Tout le monde a déserté les lieux, sauf les deux responsables, qui viennent de goûter l'élixir du big boss. Deux fonds de verre chacun.

— Fallait bien ça pour se remettre de tout ce bazar, assène un Germain encore sous le choc. J'ai pas vu passer l'heure... et la nuit est déjà tombée.

La Fantastique
FAMILLE POULET

Victorin s'éjecte soudainement de son fauteuil en beuglant :

— La nuit est tombée ?! Par ma peau de Poulet farci aux marrons, j'ai oublié mes enfants !

Il sort son portable, le consulte fébrilement.

— ... et même pas pensé à les prévenir ! Et voilà, huit appels en absence. Quatre de Mirabelle, trois de Paul et un de Domino... Mon Germain, je te laisse fermer, je file à tire-d'aile récupérer mes poussins au collège et au lycée !



Ce vendredi soir, donc, ne fut pas un vendredi soir comme les autres, car Victorin Poulet quitta son travail à 19h 36. Il avait exactement quatre-vingt-trois minutes de retard sur l'horaire habituel.

Il arpenta le trottoir en allongeant le pas, ébouriffa sa chevelure pleine de gel, sortit de son sac la fameuse casquette bleu nuit avec un grand « P » jaune fluo sur le devant. « P » comme Poulet. La glissa sur son crâne avec satisfaction et, comme cela lui arrivait souvent, surtout quand il était embringué dans des montagnes russes d'émotions – ce qui était largement le cas en cet instant –, ses doigts vinrent pianoter à droite de son crâne, à l'endroit où son oreille était absente. C'était de naissance, une malformation congénitale. Pas de pavillon, pas d'hélix, pas de lobe. Seulement une cavité, un trou.

Chapitre 1

Mais il dut interrompre sa marche rapide. Subitement. Car une bouffée de chaleur venait de déferler sans crier gare le long de son épiderme, lui empourprant les joues, lui faisant battre le cœur et lui entamant le souffle. Il transpirait plus que de raison. Étonnant phénomène qui ne lui était encore jamais arrivé.

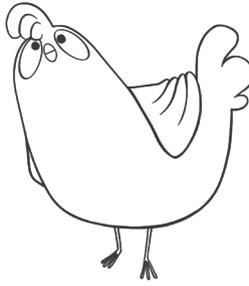
Le ciel s'était engorgé de nuages sombres, dispensant un crachin timide.

Il desserra sa cravate, respira profondément afin de retrouver ses esprits. Le trouble s'atténua. D'un revers de main, il essuya la sueur qui dégoulinait de son cuir chevelu.

La petite voiture rouge familiale était garée tout au bout de la rue. Il s'y glissa, en se contorsionnant et en ronchonnant tant l'habitacle était étroit. Il disait se trouver « comme un poulet dans une boîte à sardines ». Victorin détestait conduire. C'est Domino qui prenait le plus souvent le volant.

Il mit le contact et démarra, actionna les essuie-glaces pour chasser les gouttes, avant de prendre conscience que le pare-brise était fendu de toute part. Cela dessinait une grande toile d'araignée prête à se disloquer et à s'effondrer en mille morceaux sur le capot et le tableau de bord.

Une idée un peu farfelue lui traversa l'esprit : c'était peut-être cette fichue corneille ou ce fichu corbeau de tout à l'heure qui était également venu s'en prendre à la vitre de sa voiture.



CHAPITRE 2

Débuts au collège, débuts au lycée

Mirabelle Poulet resserre l'élastique qui tient sa longue queue-de-cheval. Ses cheveux sont aussi noirs que ceux de son père. Puis elle sniffe à plein nez l'ambiance dans la voiture. C'est son don à elle : ressentir avec acuité les émotions et sentiments qui traversent les humains à un instant T.

Émanant de Victorin, une vague d'apaisement. Sans doute le contrecoup du stress, après l'accident de son directeur. Le barbu leur a relaté dans les grandes lignes la fin d'après-midi rocambolesque qu'il a passé à la banque. À cela s'ajoute un flot maximal de concentration. Normal, car avec la nuit, la pluie et l'état du pare-brise, il a dû baisser sa vitre latérale et n'a d'autre choix que de tendre tête et cou à l'extérieur pour se diriger. Alors autant dire qu'ils ne vont pas à plus de vingt kilomètres à l'heure et sortent tout juste du centre-ville pour entrer en rase campagne.

La Fantastique
FAMILLE POULET

— Tu as prévenu maman de notre retard ? demande-t-elle. La connaissant, elle doit s'inquiéter.

— J'ai appelé plusieurs fois mais elle ne répond pas. J'ai laissé un message. Elle doit être occupée avec sa ménagerie.

— Tu veux dire plutôt : « débordée. »

— Oui, tu as raison, mon poussin chéri, c'est le terme qui convient le mieux. Débordée.

Mirabelle est assise à l'arrière de la boîte à sardines, Paul est devant, côté passager. Elle hume à présent en direction de son frère. Agacement et amusement se livrent bataille. Mélange peu probable au demeurant : deux émotions contraires qui, en règle générale, cohabitent difficilement. Mais Paul est un garçon qui peut se montrer parfois complexe. L'irritation qu'elle renifle l'étonne néanmoins, car cela lui ressemble peu.

Il a encore nettement grandi en seulement quelques mois. Le lycée lui réussit. Sa chevelure châtain est toujours en pétard, ses yeux gris – de la même teinte que ceux de sa mère – lui donnent un air mystérieux. La constellation de boutons d'acné sur son visage a sensiblement diminué et il a définitivement mué. Avachi sur son siège, il porte l'un de ses éternels survêtements et affiche une moue circonspecte en pointant la vitre bombée prête à s'émietter en éclats de verre.

— Papa, je trouve ça quand même très étrange, car il faut qu'il y ait eu un premier impact sur le pare-brise, on le sait. Ça peut venir d'un coup porté ou d'une simple pierre, et ensuite le tout se fendille lentement dans tous les sens... mais là je n'en vois aucun. Tu avais remarqué ?

En guise de réponse, Victorin se contente de secouer

Chapitre 2

la tête, toujours archiconcentré sur le balayement des phares deux mètres devant et sur les balises blanches au sol qui défilent et brillent légèrement sur les bas-côtés de la route.

Il y a un autre parfum que la fillette savoure de ses sensibles narines, mais rien à voir avec les soubresauts émotionnels de sa famille : le fumet des kebabs qu'ils ont récupérés au passage avant de quitter Claire-la-Jolie. Kebabs végétariens, car le clan Poulet ne consomme aucune viande.

Comme aimait à le dire feu leur grand-mère, mamie Aglaé : « C'est tout de même un comble d'être végétarien tout en s'appelant Poulet ! »

Ils ont commandé un cinquième sandwich, au cas où, pour Gaétan Musaraigne. C'est le voisin de la tribu et le père biologique reconnu depuis peu de Victorin. Car vivant seul, il aime souvent se faire inviter chez eux pour le souper.

Paul se retourne, détaille le visage de sa sœur.

— Tu veux que j'aille régler son compte au petit merdeux qui t'a fait ça ? dit-il en fronçant les sourcils.

Mirabelle promène un doigt autour de l'auréole bleutée qui décore l'un de ses yeux.

— Allons, frangin. Une seconde ne va pas aller s'en prendre à un sixième. La faute te retomberait dessus, et puis ça manquerait franchement de panache... T'inquiète, je sais me défendre toute seule, crois-moi. Cet idiot de Timothée, je lui ai rendu son coup de poing par un coup de boule de toute première catégorie.

Victorin effleure son arête nasale, à présent de guingois depuis sa violente altercation avec le sinistre

La Fantastique
FAMILLE POULET

Grégory Pingouin. Ce dernier lui avait aussi assené un coup de tête, également de toute première catégorie.

Il ne peut s'empêcher de sourire aux propos de sa fille.

— Mon poussin-poulet continue donc de se bagarrer avec les jeunes coqs de la basse-cour-collège.

— Jeunes coqs débiles sans cervelle et sans la moindre empathie envers leurs congénères... Et le Timothée en question bat tous les records. Il pue la cruauté et la violence à plus de cent mètres. T'as qu'à voir, je le sens arriver avant même qu'il soit dans mon visuel. Mais bon, il n'empeste pas que ça non plus. Il y a derrière de la peur et de la souffrance. Ça couve, comme un œuf sous le derrière d'une poule. Y a des rumeurs comme quoi son père lèverait la main sur lui... Mon papa adoré, maman et toi, vous risquez d'être convoqués par le dirlo à un moment ou à un autre. Je collectionne les heures de colle et j'ai déjà deux avertissements. Encore un et c'est une mise à pied de trois jours.

— Mmmmh... Ce que je constate, c'est que tu es entrée au collège depuis un mois à peine. Tu ne tiendras même pas un trimestre entier dans cette ambiance malsaine.

— Paul avait raison, renchérit Mirabelle avec un sourire quelque peu sinistre, c'est horrible le collège. Tout le monde doit ressembler à tout le monde. C'est le formatage intensif des bipèdes qui, une fois qu'ils seront adultes, feront tourner le monde. Ça promet, tiens ! Raaaah, à des moments, j'enrage de toute cette crétinerie !

— Dis-moi, sœurlette, questionne Paul amusé, tu continues chaque matin en arrivant au collège d'aller embrasser les arbres de la cour ?

— Ben oui ! Et pourquoi je me l'interdirais ? Des

Chapitre 2

arbres qui ont grand besoin de toute mon affection, tellement ils sont rachitiques et dépenaillés, leurs racines prises dans une masse de béton.

Paul ne peut retenir un rire spontané et cristallin, qui vient agréablement ricocher contre les parois du véhicule.

— Tu m'étonnes que la plupart te prennent pour une dingou !

La fillette retrouve instantanément le sourire.

— Mais JE SUIS dingou ! Et fière de l'être, foi de Poulet ! affirme-t-elle en riant à son tour.

Contagion oblige, Victorin commence à tressauter lui aussi. Il hoquette, il couine, il en tremble.

— Cessez ça tout de suite... je n'arrive plus à me concentrer sur la route... c'est dangereux ! On va finir plantés dans un ruisseau ou échoués sur un talus... Et puis à rire si fort, les deux *Castafiores*, vous allez finir de me briser mon pare-brise !

On appelle ça : « l'indéfectible bonne humeur Poulet. »

— Eh bien, je constate que l'ambiance est au plus haut par ici. C'est sans doute l'effet du vendredi soir et d'un merveilleux week-end qui s'annonce, passé tous ensemble.

Le fantôme de Jeanne Pinson vient soudainement d'apparaître sur la banquette arrière à côté de Mirabelle. Elle a dû copieusement *se nourrir* ces derniers jours, car sa silhouette est très dense ce soir, au point qu'il est quasi impossible de la distinguer d'une véritable mortelle. Seule la très fine pellicule à la fois bleutée et argentée qui parcourt discrètement sa peau trahit sa condition de fantôme.

Rappelons que les ectoplasmes, s'ils ne veulent pas

La Fantastique
FAMILLE POULET

totale­ment dispa­raître – et si cela se produit, on ignore ce qu’il advient ensuite d’eux – doivent absorber les émo­tions des non-morts. Plus ils *se restaurent*, et plus ils continuent de ressentir, de s’approcher au plus près du vivant. Pour cela, la plupart fréquentent des rassem­blements collectifs : les fêtes de tout ordre, les lieux culturels comme les théâtres et les cinémas, mais aussi les évé­nements sportifs. Sans oublier les réunions de famille, les mariages, etc. Ils y dégustent de la joie, de l’espoir, du rire, de l’amour...

Mais ils peuvent tout aussi bien choisir de visiter des lieux différents, là où la nourriture sera à base d’angoisses, de désespoir, de déception, de colère ou de tristesse.

Bref, les menus peuvent être très variés selon les individus.

Seize ans, d’une grande beauté, des cheveux roux, longs et ondulés, tombant en cascade sur ses épaules, Jeanne se penche en avant, approche son joli minois saupoudré de taches de rousseur pour poser un baiser sur la joue de Paul.

— Mouais, mouais, mouais, lâche le garçon d’un air dubitatif, c’est pour te faire pardonner l’horrible forfait que tu as encore commis aujourd’hui ?

Jeanne fait la moue, feint l’innocence.

Mirabelle comprend maintenant mieux le mélange incertain d’amusement et d’irritation qu’elle a deviné chez son frère un peu plus tôt.

— Oh, tu parles de cette pauvre Violette ? C’était trois fois rien. Un petit sortilège sans grande conséquence.

— Jeanne, au moment de la récré, elle a dû fuir à toutes jambes.

Chapitre 2

Paul prend sa sœur à témoin.

— Figure-toi que mademoiselle Pinson a des accès de jalousie. C'est tout nouveau. Non seulement elle me suit toute la journée – en demeurant invisible, bien évidemment –, mais elle s'en prend également aux filles qui m'approchent d'un peu trop près.

— Non mais faut voir, Mira, se défend Jeanne sans trop de conviction, ça minaude à tout va, c'est extrêmement pénible d'assister à de tels déferlements de roucoulades. C'est en grande partie dû à ses yeux gris, ça en met certaines dans tous leurs états.

Mirabelle renifle discrètement vers Jeanne. Et en effet, en arrière-plan, légers mais bien présents, elle devine des relents acides.

Les épaules de la jeune fille s'affaissent soudainement.

— D'accord, d'accord, c'est vrai, tu as raison, reconnaît-elle, confuse, c'était exagéré... et... et lâche, j'en conviens. Dire que je suis vieille de plus d'un siècle et que c'est seulement maintenant que j'expérimente cet horrible et douloureux sentiment qu'est la jalousie.

— Et quel était ce sortilège ? interroge Victorin, curieux.

C'est Paul qui lui répond :

— Violette s'est mise à dégager une puanteur presque insoutenable. Une odeur de... de...

— De marécage, de décomposition, complète Jeanne. C'est ma petite spécialité. Je vous rappelle que ma mère était une sorcière. Et les chiennes ne font pas des chattes.

Et elle ne peut soustraire à ses lèvres un petit sourire mutin.

— Elle a embaumé la cour en quelques minutes

La Fantastique
FAMILLE POULET

seulement, poursuit Paul. Tout le monde grimaçait et se bouchait le nez. Quand cette pauvre Violette a compris que c'était sa peau qui empestait comme ça, elle a dû être terrorisée... Heureusement qu'elle a eu le réflexe de décamper au plus vite, car du coup, personne n'a eu le temps d'identifier la source. Sans quoi, son année était foutue.

Jeanne se penche à nouveau vers le garçon, sans se départir de son sourire coquin.

— Rassure-toi, alors... les effets sont de très courte durée. En rentrant chez elle, elle a dû prendre la douche la plus longue de son existence... Mais promis, je ne recommencerai pas. Je vais gérer, dominer ma jalousie... Et puis, je n'ai pas choisi le pire des parfums.

— Ah bon ? s'étonne Mirabelle – un nouveau fou rire commence à la gagner. T'as pire que le marécage ?

— Oui, le dégueulis.